

Neverwhere



AU DIABLE VAUVERT

Neil Gaiman

Neverwhere

Traduit de l'anglais par PATRICK MARCEL



Du même auteur

GOOD OMENS (DE BONS PRÉSAGES), roman, avec Terry Pratchett

MIROIRS ET FUMÉE, nouvelles

STARDUST, roman

DES CHOSES FRAGILES, nouvelles

AMERICAN GODS, roman

ANANSI BOYS, roman

L'OCÉAN AU BOUT DU CHEMIN, roman

PAR BONHEUR LE LAIT, novella illustrée par Boulet

LA MYTHOLOGIE VIKING, récits

SIGNAL D'ALERTE, nouvelles

L'ART COMPTE, discours illustrés par Chris Riddell

RAGOÛT DE PIRATE, album jeunesse illustré par Chris Riddell

VU DES POP CULTURES, anthologie

Cycle illustré par Daniel Egnéus :

AMERICAN GODS, roman

ANANSI BOYS, roman

LE MONARQUE DE LA VALLÉE, nouvelle

LE DOGUE NOIR, nouvelle

L'OCÉAN AU BOUT DU CHEMIN, roman illustré par Elise Hurst

Titre original : NEVERWHERE

ISBN : 979-10-307-0663-5

© Neil Gaiman, 1996, 1997, 2005

© Éditions Au diable vauvert, 2010, 2024

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com

contact@audiable.com

À Lenny Henry, collègue et ami,
qui en a permis la réalisation de A à Z;
et à Merrilee Heifetz, agente et amie,
par qui tout est bien.

Je ne suis jamais allé à St John's Wood. Je n'ose. J'aurais peur
de me retrouver dans cette innombrable nuit que forment les
sapins, j'aurais peur de tomber sur la coupe rouge de sang, et
de sentir autour de moi le battement des ailes de l'aigle.

G.K. Chesterton,
Le Napoléon de Notting Hill

Si jamais tu donnas chausses ou souliers
Alors chaque nuit et toute nuit
Assieds-toi et chausse-les
Et que le Christ accueille ton âme

Cette nuit, oui, cette nuit même,
Chaque nuit et toute nuit
De feu, de vent et de chandelle
Et que le Christ accueille ton âme

Si jamais tu donnas chère ou breuvage
Alors chaque nuit et toute nuit
Jamais feu ne te fera fuir
Et que le Christ accueille ton âme
Litanie pour une veillée funèbre
(Chant traditionnel)

Introduction à cette édition

On peut parier sans risque que, même si vous avez déjà lu *Neverwhere*, vous n'avez jamais lu cette version-ci.

Le roman a vu le jour, comme cela arrive parfois, sous la forme d'une série télé qu'on m'a demandé d'écrire pour la BBC. Et si la série qui a été diffusée n'était pas forcément mauvaise, je butais sans cesse contre le fait tout simple que ce que l'on voyait à l'écran ne correspondait pas à ce que j'avais en tête. Un roman paraissait la solution la plus comode pour transférer ce que j'avais dans ma tête à l'intérieur de celle des gens. Les livres sont assez bien faits pour ça.

En tant que roman, *Neverwhere* a débuté pour moi lorsque nous avons commencé à préparer la série éponyme de la BBC, plus ou moins comme une façon de préserver ma santé mentale. À chaque scène qu'on coupait, à chaque réplique qui sautait, pour tout ce qui changeait, j'annonçais simplement : « Pas de problème. Je le remettrai dans le roman », et de cette façon, je recouvrais mon équilibre. Cela a continué *grosso modo* jusqu'au jour où le producteur est venu me trouver pour me dire : « On va couper la scène de la page 24, et si tu dis *Je la remettrai dans le roman*, je te tue. »

Ensuite, je me suis contenté de le penser.

J'avais envie d'écrire un livre qui produirait sur les adultes l'effet que les livres que j'avais adorés plus jeune, des livres

comme *Alice au pays des merveilles*, les *Chroniques de Narnia* ou *Le Magicien d'Oz*, avaient eu sur moi enfant. Et j'avais envie de parler des gens qui tombent en-dehors; de parler des déshérités en employant le miroir de la fantasy, qui sait parfois nous montrer pour la première fois des choses que nous avons vues si souvent que nous ne les voyons pas.

J'ai commencé à écrire le roman le jour où nous avons entamé le tournage de la série télé, en janvier, dans la cuisine d'un appartement au sud de Londres. Je l'ai achevé en mai, dans un hôtel d'une petite ville de Californie du sud.

Il a été publié en août de la même année, par la BBC. Lorsque Avon Books a voulu le publier, j'ai sauté sur l'occasion, pour l'essentiel, de réviser le roman. Je me suis enfermé dans une chambre d'hôtel du World Trade Center, et j'ai écrit pendant une semaine, ajoutant des détails à l'intention des Américains qui ne sauraient pas forcément où se situait Oxford Street ni ce qu'on pouvait y trouver en la remontant, et saisissant l'occasion de revisiter le texte, pour le développer et l'approfondir chaque fois que je le pouvais. Ma directrice littéraire chez Avon Books, Jennifer Hershey, était un guide formidable et sagace; notre principal sujet de divergence portait sur les gags. Elle ne les aimait pas et avait la conviction que, dans un livre qui n'avait pas le comique comme objectif principal, des gags allaient désarçonner les lecteurs américains. Elle voulait également retirer le deuxième prologue, dans lequel nous rencontrions Croup et Vandemar pour la première fois, avant le début de l'histoire et, malgré le regret que j'en ai eu, j'ai décidé qu'elle avait raison et j'ai déplacé leur description dans le texte. (Elle est reproduite ici, à la fin, sous sa forme d'origine, pour les curieux.)

Le temps que j'aie terminé, j'avais ajouté quelque douze mille mots et coupé plusieurs milliers d'autres mots. J'étais ravi de me débarrasser de certains. D'autres me manquaient.

Cette version-ci de *Neverwhere*, assemblée à partir des différents états du roman, avec l'aide de Peter Atkins de la

maison d'édition Hill House Publishers, combine le texte britannique d'origine et le texte états-unien ; ensuite, j'ai retiré quelques répétitions et créé une nouvelle version de *Neverwhere*, définitive j'espère, en même temps qu'un casse-tête pour les bibliographes.

Je n'écris pas de suites. Néanmoins, j'espère revenir un jour au monde de *Neverwhere*. Dans un livre intitulé *The Lost Rivers of London*¹, j'ai lu qu'on avait un jour trouvé un lit en bronze dans un égout. Nul ne sait encore d'où il venait ni comment il était arrivé là.

Je parie que Carabas le sait.

Neil Gaiman
28 juillet 2005

1. Littéralement *Les Rivières perdues de Londres*, ouvrage de N.J. Barton, inédit en français. (N.d.T.)

Prologue

La nuit qui précéda son départ pour Londres, Richard Mayhew ne s'amusa pas.

Il avait commencé la soirée en s'amusant : il avait pris plaisir à lire les cartes d'adieu, à accepter les embrassades de plusieurs jeunes personnes de sa connaissance, loin d'être déplaisantes ; il s'était amusé de toutes les mises en garde contre les périls et les dangers de Londres, de même que du grand parapluie blanc imprimé d'une carte du métro londonien que ses collègues s'étaient cotisés pour lui offrir. Il avait apprécié les premières pintes de bière ; et puis il avait constaté qu'à chaque nouvelle pinte il s'amusait nettement moins ; jusqu'à l'instant présent où, assis en train de grelotter sur le trottoir devant le pub d'une petite bourgade d'Écosse, il jugeait les avantages comparés de vomir et de ne pas vomir, sans plus s'amuser du tout.

À l'intérieur du pub, ses amis continuaient de célébrer son départ imminent avec un enthousiasme que, dans son état d'esprit actuel, il commençait à trouver inquiétant. Il s'assit sur le trottoir, agrippa fermement le parapluie roulé et se demanda si partir au sud, à Londres, était vraiment une bonne idée.

« Faut vous méfier, annonça une vieille voix cassée. Y vont vous faire circuler avant que z'ayez eu le temps de

dire ouf. Ou vous embarquer, ça m'étonnerait pas. » Deux yeux perçants le fixaient, au milieu d'un visage crasseux en forme de bec. « Ça va bien ?

— Oui, merci », répondit Richard.

C'était un jeune homme au visage ouvert, juvénile, aux cheveux sombres légèrement frisés et aux grands yeux noisette ; il avait la mine fripée de celui qui vient de se lever, ce qui lui donnait auprès du sexe opposé plus d'attrait qu'il ne pourrait jamais le comprendre ni le croire.

Le visage crasseux s'adoucit.

« Tiens, mon pauvre, dit-elle en enfonceant une pièce de cinquante pence au creux de la main de Richard. Alors, ça fait combien de temps que t'es à la rue ?

— Je ne suis pas à la rue, répondit-il avec embarras en s'efforçant de restituer la pièce à la vieille. Je vous en prie... Reprenez votre argent. Je vais très bien. Je suis juste sorti prendre l'air. Je pars demain pour Londres. »

Elle lui jeta un coup d'œil soupçonneux avant de récupérer ses cinquante pence et de les faire disparaître sous les couches de manteaux et de châles qui l'emmitouflaient.

« J'y suis allée, à Londres, lui confia-t-elle. J'm'y suis mariée, à Londres. Mais c'était un sale type. Ma m'man m'avait prévenue, de pas me marier à l'extérieur. Mais j'étais jeune et j'étais belle, on le dirait pas maintenant, et j'ai écouté que mon cœur.

14 — Je n'en doute pas », répondit Richard, gêné.

La certitude qu'il allait vomir commençait peu à peu à s'estomper.

« Ça m'a fait une belle jambe. J'y ai été, à la rue, alors je sais à quoi ça r'ssemble, poursuivit la vieille. C'est pour ça que j'ai cru que t'y étais. Et tu vas y faire quoi, à Londres ?

— J'ai trouvé du travail, lui répondit-il fièrement.

— Dans quoi ?

— Euh, les placements financiers...

— J'étais danseuse », fit la vieille.

Et elle tituba maladroitement sur le trottoir, tout en se fredonnant une mélodie indistincte. Puis elle vacilla d'un bord sur l'autre comme une toupie en fin de course, avant de s'immobiliser, face à Richard. « Donne-moi ta main. J'veais t'dire la bonne aventure. »

Il obéit à la requête. La femme posa la main du jeune homme dans sa vieille paume et la retint fermement, puis elle cligna plusieurs fois des yeux, comme un hibou qui vient de gober une souris et ressent les premières atteintes de l'indigestion.

« T'as un long chemin devant toi, dit-elle avec perplexité.
— Jusqu'à Londres.

— Non, pas seulement. » La vieille observa un silence.
« Pas le Londres que je connais. »

À ce moment, la pluie se mit à tomber, avec douceur.

« Pardon, dit-elle. Ça commence par des portes.

— Des portes? »

Elle hocha la tête. La pluie redoubla, tambourinant sur les toits et sur l'asphalte de la rue. « J'me méfierais des portes, à ta place. »

Richard se remit debout, en titubant un peu.

« Très bien », dit-il, sans savoir vraiment comment on devait traiter des informations de ce genre. « J'y veillerai. Merci. »

La porte du pub s'ouvrit; la lumière et le brouhaha se répandirent dans la rue.

« Richard? Ça va?

— Ouais, très bien. J'arrive, une seconde. »

La vieille femme commençait déjà à descendre le trottoir d'une démarche flageolante, sous la pluie battante qui la trempait. Richard sentit qu'il devait faire quelque chose pour elle, mais il ne pouvait pas lui proposer de l'argent. Il se hâta à sa suite, le long de la rue étroite, le visage et les cheveux baignés par la pluie froide.

« Tenez », dit-il.

Il tripota la poignée du parapluie, en quête du bouton qui l'ouvrait. Soudain, un déclic, et le parapluie s'épanouit en une immense carte blanche du réseau de métro londonien, chaque ligne tracée avec une couleur différente, chaque station indiquée et nommée.

La vieille femme accepta le parapluie avec gratitude et le remercia d'un sourire.

« T'as bon cœur. Parfois, ça suffit pour garantir qu'on s'en tirera bien, partout où on va. » Puis elle secoua la tête. « Mais, en général, c'est pas le cas. »

Elle empoigna solidement le parapluie quand une rafale de vent menaça de le lui arracher ou de le retourner. Elle l'enserra dans ses bras et se cassa pratiquement en deux face aux éléments. Puis elle disparut dans la pluie et la nuit, un vague dôme blanc couvert des noms des stations du métro de Londres : Earl's Court, Marble Arch, Blackfriars, White City, Victoria, Angel, Oxford Circus...

Richard se surprit à se demander, légèrement grisé, s'il existait réellement un cirque à Oxford Circus : un vrai cirque avec des clowns, de belles écuyères et des fauves féroces ? La porte du pub s'ouvrit à nouveau : une explosion de vacarme, comme si on avait monté à fond le bouton de volume du pub.

« Alors, Richard, espèce de branleur ! C'est une fête en ton honneur, merde ! T'es en train de tout rater. » Il regagna le pub, son envie de vomir dissipée par tout l'insolite de la situation.

« T'as une gueule de rat noyé, déclara quelqu'un.

— Tu n'as jamais vu de rat noyé », rétorqua Richard.

Quelqu'un d'autre lui tendit un généreux verre de whisky.

« Tiens, avale ça. Ça va te réchauffer. Tu sais, t'en trouveras pas, du vrai scotch, à Londres.

— Je suis sûr que si », soupira Richard. L'eau de ses cheveux dégouttait dans son verre. « Ils ont de tout, à Londres. »

Il engloutit le scotch, puis quelqu'un lui en apporta un autre, et alors la soirée se brouilla, se morcela : par la suite, il se rappela uniquement avoir eu l'impression qu'il allait abandonner un endroit minuscule, raisonnable et sensé, pour un lieu immense, ancien et incohérent, et avoir vomi sans pouvoir s'arrêter dans un caniveau gorgé d'eau de pluie, quelque part, au petit matin ; et avoir vu une forme blanche marquée de symboles aux couleurs étranges, une espèce de petit scarabée rond, qui s'éloignait de lui sous la pluie.

Le lendemain matin, Richard monta dans le train pour Londres, un voyage de six heures vers le sud, qui le conduirait jusqu'aux tourelles et arcades gothiques bizarres de la gare de St Pancras. Sa mère lui donna un petit gâteau aux noix qu'elle lui avait préparé pour le voyage, et une Thermos remplie de thé ; et Richard Mayhew partit pour Londres, le moral au plus bas.

Chapitre un

Elle courait désormais depuis quatre jours, une fuite décousue, maladroite, à travers passages et tunnels. Elle avait faim, elle était épuisée, plus exténuée que le corps ne devrait l'être, et chaque nouvelle porte se révélait plus difficile à ouvrir. Au terme de quatre jours de fuite, elle avait trouvé une cachette, une tanière minuscule dans la pierre, au sein des profondeurs du monde, où elle serait en sécurité, du moins priait-elle pour cela ; et elle dormit enfin.

M. Croup avait loué les services de Ross durant le dernier Marché flottant, qui s'était tenu en l'abbaye de Westminster.

« Considérez cet homme, expliqua-t-il à M. Vandemar, comme un canari.

— Il chante ?

— J'en doute. J'en doute sincèrement et absolument. »
M. Croup passa une main dans ses longs cheveux orange.
« Non, mon brave ami, je pensais par métaphore, plutôt par allusion à ces oiseaux qu'on fait descendre dans les puits de mine. »

M. Vandemar hocha la tête, la compréhension commençant lentement à poindre : oui, un canari. Rien d'autre n'évoquait le canari chez M. Ross : il était énorme, presque autant que M. Vandemar, extrêmement crasseux et parfaitement imberbe. Et il ne parlait guère, bien qu'il

ait mis un point d'honneur à garantir aux deux hommes qu'il aimait bien tuer, et qu'il était doué pour cela. Cela avait amusé MM. Croup et Vandemar, un peu comme Gengis Khan se serait diverti des rodomontades d'un jeune Mongol qui viendrait de piller son premier village ou d'incendier sa première yourte ; il n'était qu'un canari et ne s'en doutait pas. Ainsi donc, M. Ross ouvrait la marche, dans son T-shirt ignoble et ses jeans maculés, et Croup et Vandemar lui emboîtaient le pas, vêtus de leurs élégants costumes noirs.

Il existe quatre moyens faciles, si on est observateur, de distinguer M. Croup de M. Vandemar : d'abord, M. Vandemar mesure deux têtes et demie de plus que M. Croup ; ensuite, M. Croup a des yeux d'un bleu de porcelaine fané tandis que M. Vandemar a les yeux marron ; en troisième lieu, si M. Vandemar a fabriqué à partir des crânes de quatre corbeaux les bagues qu'il porte à la main droite, M. Croup n'arbore aucun bijou visible ; quatrièmement, M. Croup aime les mots, tandis que M. Vandemar a toujours faim. Et de plus, ils ne se ressemblent absolument pas.

Un froissement dans l'ombre des tunnels ; le couteau de M. Vandemar apparut dans sa main, puis disparut, pour vibrer doucement presque dix mètres plus loin. M. Vandemar alla jusqu'au coutelas et le saisit par le manche. Un rat gris était embroché sur la lame, sa gueule s'ouvrant et se refermant en vain tandis que la vie s'enfuyait. M. Vandemar lui broya le crâne entre le pouce et l'index.

« Voilà un rat à qui la chance n'a pas souri », annonça M. Croup. Sa petite plaisanterie le fit glousser. M. Vandemar ne réagit pas. « Rat. Sour. Vous saisissez ? »

M. Vandemar retira le rat de la lame et se mit à le mastiquer d'un air pensif, en commençant par la tête. D'une claque, M. Croup lui fit lâcher la carcasse.

« Ça suffit », dit-il.

M. Vandemar rangea son coutelas, boudant un peu.

« Allons, patience, siffla M. Croup pour le consoler. Des rats, il y en aura toujours. À présent, en avant. Nous avons des tâches à accomplir. Des gens à abîmer. »

Trois années passées à Londres n'avaient pas changé Richard, même si elles avaient modifié sa vision de la ville. À l'origine, il imaginait Londres comme une métropole grise ou même noire, d'après les photos qu'il en avait vues, et il avait été surpris de la trouver pleine de couleurs. C'était une cité de brique rouge et de pierre blanche, d'autobus rouges et de gros taxis noirs (qui, souvent, au premier étonnement de Richard, se révélaient dorés, verts ou bordeaux), de boîtes postales rouge vif et de parcs et cimetières verts et herbus.

C'était une ville où se bousculaient le très ancien et le fâcheusement nouveau, dans une promiscuité qui ne manquait pas de confort, même si elle ne s'embarrassait pas de respect; une cité de boutiques, de bureaux, de restaurants et de demeures, de parcs et d'églises, de monuments négligés et de palais singulièrement peu palatiaux; une cité aux cent quartiers curieusement nommés – Crouch End, le bout accroupi; Chalk Farm, la ferme de craie; Earl's Court, la cour du comte; Marble Arch, l'arche de marbre; Old Bailey, le vieux rempart – aux identités étrangement distinctes; une ville bruyante et sale, joyeuse et soucieuse, se repaissant de touristes qui lui étaient aussi nécessaires qu'odieux, et dans laquelle la vitesse moyenne des transports n'avait pas augmenté en trois cents ans, au terme de cinq siècles d'élargissements sporadiques des artères et de compromis bancals entre les exigences de la circulation (qu'elle soit mue par les chevaux ou, plus récemment, par des moteurs) et les besoins des piétons; une cité où vivaient et grouillaient des gens de toutes couleurs, de tous genres et de toutes sortes.

À son arrivée, il avait trouvé Londres immense, bizarre, fondamentalement incompréhensible. Seule la carte du

métro, cette élégante représentation topographique multicolore des lignes souterraines et des stations, lui imposait un semblant d'ordre. Petit à petit, il avait compris que ce plan du métro était une fiction commode qui facilitait la vie sans entretenir le moindre rapport avec la réalité concrète de la géographie de la ville en surface : comme le fait d'appartenir à un parti politique, s'était-il dit un jour, tout fier de lui. Par la suite, après plusieurs tentatives pour expliquer dans une soirée le parallèle entre plan du métro et politique à un groupe d'étrangers perplexes, il avait décidé d'abandonner dorénavant à d'autres les réflexions politiques.

Il continua, lentement, à appréhender la ville, par un phénomène d'osmose et de savoir blanc (l'équivalent du bruit blanc, mais en plus instructif). Le processus s'accéléra quand il prit conscience que la cité de Londres proprement dite, la City, ne dépassait pas quatre kilomètres carrés, s'étendant entre Aldgate à l'est et Fleet Street et les tribunaux de l'Old Bailey à l'ouest, une municipalité minuscule, désormais siège des institutions financières londoniennes, et que c'était là que tout avait commencé.

Deux mille ans plus tôt, Londres formait un petit village celte sur la berge nord de la Tamise. Les Romains, en le découvrant, s'y étaient établis. Londres avait lentement grandi jusqu'à rencontrer, environ un millier d'années plus tard, la petite cité royale de Westminster directement à l'ouest. Une fois le pont de Londres édifié, l'agglomération avait atteint la ville de Southwark, sur la rive opposée ; et elle avait poursuivi son expansion, éradiquant champs, bois et marécages au fur et à mesure de son épanouissement. Elle avait ainsi continué à se développer, pour rencontrer de nouveaux bourgs et de nouveaux hameaux, au cours de sa croissance : Whitechapel et Deptford à l'est, Hammersmith et Shepherd's Bush à l'ouest, Camden et Islington au nord, Battersea et Lambeth au sud, de l'autre côté de la Tamise, les absorbant tous dans sa crue, comme

une flaque de mercure incorpore les gouttes plus petites qu'elle rencontre, ne laissant survivre derrière eux que leur nom.

Londres grandit pour devenir quelque chose d'énorme et de contradictoire. C'était un lieu agréable et une belle ville. Mais tous les lieux agréables ont un prix, un prix que tous doivent payer.

Au bout d'un moment, Richard se surprit à considérer Londres comme un fait établi; avec le temps, il commença à s'enorgueillir de n'avoir jamais visité les monuments de la capitale (à l'exception de la Tour de Londres, lorsque sa tante Maude était venue passer un week-end en ville, et qu'il l'avait escortée, à contrecœur).

Mais Jessica avait tout changé. Désormais, Richard se devait, lors de week-ends parfaitement honnêtes par ailleurs, de l'accompagner dans des endroits comme la National Gallery ou la Tate Gallery, où il découvrit qu'à force de trop arpenter les musées, on a mal aux pieds, que tous les grands trésors artistiques du monde se mélangent au bout d'un certain temps, et que l'esprit humain a du mal à admettre le prix que les cafétérias des musées ont le culot d'exiger pour une tranche de cake et une tasse de thé.

« Voilà ton thé et ton éclair, annonça-t-il. Ça m'aurait coûté moins cher d'acheter un de ces Tintoret.

— N'exagère pas, répliqua Jessica d'une voix enjouée. Et puis, la Tate Gallery ne possède pas de Tintoret.

— J'aurais dû prendre du clafoutis à la cerise. Comme ça, ils auraient eu les moyens de s'offrir un nouveau Van Gogh.

— Ce n'est pas vrai », rectifia Jessica.

Richard avait connu Jessica en France, lors d'un week-end à Paris, deux ans plus tôt; en fait, il l'avait rencontrée au Louvre, alors qu'il essayait de retrouver le groupe de ses collègues de bureau qui avaient organisé le voyage. En levant les yeux vers une sculpture immense, il avait reculé pour se cogner contre Jessica, qui admirait un diamant extrêmement

gros, d'une importance historique capitale. Il tenta de lui présenter ses excuses en français, langue dont il ne parlait pas un traître mot, puis se ravisa et entreprit de lui demander pardon en anglais, avant d'essayer de demander pardon en français d'être obligé de s'excuser en anglais, jusqu'à ce qu'il s'aperçoive que Jessica était aussi anglaise qu'on peut humainement l'être, et là, elle lui avait déjà fait acheter en guise de cadeau d'excuse un sandwich français dispendieux et une boisson pétillante à la pomme beaucoup trop chère. Et voilà comment tout avait commencé, en fait. Par la suite, il n'avait jamais réussi à la convaincre qu'il n'était pas du tout le genre de personne qui fréquente les galeries de peinture.

Les week-ends où ils ne visitaient pas galeries et musées, Richard traînait dans le sillage de Jessica pendant qu'elle faisait les magasins, en général dans les boutiques du quartier huppé de Knightsbridge, toutes proches à pied (et plus encore en taxi) de son appartement de Kensington. Richard accompagnait Jessica dans la visite de grands magasins aussi énormes et intimidants que Harrods ou Harvey Nichols, où elle pouvait acheter de tout, depuis les bijoux jusqu'aux livres, en passant par son marché pour la semaine.

Jessica impressionnait beaucoup Richard : elle était belle, souvent très drôle, et elle avait de l'avenir. Et Jessica discernait chez Richard un énorme potentiel qui, correctement canalisé par la femme convenable, ferait de lui l'accessoire de mariage idéal. Si seulement il arrivait à se concentrer un peu plus, murmurait-elle en son for intérieur. Aussi lui offrait-elle des livres intitulés : *S'habiller pour réussir*, ou *Cent vingt-cinq manies des gens qui ont réussi*, et des ouvrages qui expliquaient comment mener une entreprise comme une campagne militaire. Richard la remerciait chaque fois et avait chaque fois l'intention de les lire. Au rayon de mode pour hommes de chez Harvey Nichols, elle sélectionnait pour lui le type de vêtements qu'il devait porter, selon elle – et il les portait. En semaine, du moins.

Et un an, jour pour jour, après leur première rencontre, elle lui annonça qu'à son avis il était temps d'aller acheter une bague de fiançailles.

« Mais pourquoi tu sors avec elle? » lui demanda Garry, de la gestion des comptes sociétés, dix-huit mois plus tard.

« Elle est terrifiante. »

Richard secoua la tête.

« C'est quelqu'un de vraiment très gentil, quand on la connaît bien. »

Garry reposa le troll en plastique qu'il avait ramassé sur le bureau de Richard.

« Je m'étonne qu'elle te laisse encore jouer avec ça.

— On n'a jamais abordé le sujet », répondit Richard en prenant une des créatures sur son bureau.

La poupée arborait une crinière orange fluo et une expression légèrement éberluée, comme si elle était égarée.

Ils avaient abordé le sujet, pourtant. Toutefois, Jessica s'était convaincue que la collection de trolls de Richard était le signe d'une adorable excentricité, comparable à la collection d'anges de M. Stockton. Jessica, qui préparait une exposition itinérante de ces anges, était arrivée à la conclusion que les grands hommes collectionnent toujours quelque chose. En réalité, Richard ne collectionnait pas vraiment les trolls. Il en avait ramassé un dans la rue, devant le bureau et, en une vague et assez vaine tentative pour instiller un brin de personnalité dans son univers professionnel, l'avait juché sur son écran d'ordinateur. D'autres avaient suivi au fil des mois, des cadeaux de collègues qui avaient remarqué son penchant pour ces petites horreurs. Il les avait acceptés et disposés sur son bureau à des emplacements stratégiques, à côté des téléphones et de la photo encadrée de Jessica.

Ce jour-là, cette photo portait un post-it jaune.

C'était un vendredi après-midi. Richard avait constaté que les événements sont pleutres : ils n'arrivaient pas isolément

mais chassaient en meute et se jetaient sur lui tout d'un coup. Prenez ce vendredi-là, par exemple. Comme Jessica le lui avait fait remarquer une bonne dizaine de fois au cours du mois écoulé, c'était le jour le plus important de sa vie. Pas de la vie de Jessica, bien entendu. Ce jour-là viendrait plus tard, lorsque (Richard n'en doutait pas une seconde) on la nommerait Première ministre, Reine ou Dieu. Mais c'était, indubitablement, le jour le plus important de sa vie à lui. On pouvait donc regretter que, malgré le post-it qu'il avait placé chez lui sur la porte de son frigo, et le second post-it qu'il avait collé sur la photo de Jessica sur son bureau, il ait oublié, de façon totale et irrémédiable.

Et puis, il y avait le rapport Wandsworth, en retard, qui monopolisait l'essentiel de son attention. Richard vérifia une nouvelle colonne de chiffres ; puis il remarqua que la page dix-sept avait disparu et il en imprima un nouvel exemplaire ; encore une page, et il sut que, si seulement on lui permettait de l'achever en paix... si, par le plus grand des miracles, le téléphone ne sonnait pas... Il sonna. Richard enclencha le haut-parleur.

« Allô ? Richard ? Le DG a besoin de savoir quand il aura le rapport. »

Richard consulta sa montre.

« Dans cinq minutes, Sylvia. J'ai presque fini. Il me reste à ajouter les prévisions de bilan. »

— Merci, Dick. Je descends le chercher. »

Sylvia était l'assistante personnelle du directeur général, l'AP du DG comme elle aimait à le dire, et se mouvait dans une ambiance d'efficacité immaculée. Il coupa le haut-parleur. La sonnerie se redéclencha aussitôt.

« Richard, annonça le haut-parleur avec les inflexions de Jessica, ici Jessica. Tu n'as pas oublié, j'espère ? »

— Oublié ? »

Il tenta de se remémorer ce qu'il pouvait avoir oublié. Il chercha l'inspiration sur la photographie de Jessica,

et découvrit toute celle dont il avait besoin, sous forme d'un carré de papier jaune collé au front de la jeune femme.

« Richard ? Décroche. »

Il prit le combiné, tout en lisant le post-it.

« Désolé, Jess. Non, je n'avais pas oublié. Sept heures ce soir, à Ma Maison Italiano. On se retrouve là-bas ?

— Jessica, Richard. Pas Jess. » Elle observa un instant de silence. « Après ce qui s'est passé la dernière fois ? Non, pas question. Tu serais capable de te perdre dans ton propre jardin, Richard. »

Richard faillit faire observer que tout le monde pouvait confondre *National Gallery* et *National Portrait Gallery*, et que ce n'était pas elle qui avait passé la journée debout sous la pluie (ce qui, à son avis, était largement aussi intéressant que de parcourir l'un ou l'autre de ces édifices jusqu'à avoir mal aux pieds), mais il se ravisa.

« On se retrouve chez toi, décréta Jessica. On pourra y aller à pied ensemble.

— D'accord, Jess. Jessica... Pardon.

— Tu as bien confirmé les réservations, Richard ?

— Bien sûr », mentit effrontément Richard. L'autre téléphone se mit à sonner sur une note aigrette. « Écoute, Jessica, je...

— Parfait », fit Jessica, et elle raccrocha.

La bague de fiançailles de Jessica avait représenté la plus grosse somme d'argent que Richard ait jamais déboursée, dix-huit mois plus tôt, dans un des nombreux rayons de joaillerie chez Harrods. Il décrocha l'autre téléphone.

« Salut, Dick. C'est Garry. » Garry occupait un siège à quelques postes de distance de Richard. Il lui adressa un salut de la main, depuis le bureau, resplendissant de son absence de trolls, derrière lequel il était assis. « Ça tient toujours, pour le pot ? Tu m'as dit qu'on pourrait vérifier le budget Merstham.

— Libère la ligne, Garry, bon Dieu. Bien sûr, ça tient toujours. » Richard raccrocha. Un numéro de téléphone figurait au bas du post-it ; Richard se l'était noté plusieurs semaines auparavant. Et il avait retenu la table ; il en était presque certain. Mais il n'avait pas confirmé. Il en avait eu la ferme intention ; seulement, il avait eu tant de choses à faire et il le savait, il avait largement le temps. Mais les événements chassent en meute...

Sylvia se tenait à côté de lui.

« Dick ? Le rapport Wandsworth ?

— Presque prêt, Sylvia. Écoute, tu veux bien attendre une seconde ? »

Il finit de taper le numéro, poussa un soupir de soulagement quand une voix répondit :

« Ma Maison. Que puis-je pour vous ?

— Hé bien, répondit Richard. Une table pour trois, pour ce soir. Je pense que j'ai réservé. Si c'est bien le cas, je confirme. Et sinon, j'aimerais savoir si je peux en retenir une. S'il vous plaît. »

Non, ils n'avaient aucune trace de réservation au nom de Mayhew pour ce soir. Ni de Stockton. Ou de Bartram – le nom de famille de Jessica. Quant à réserver une table...

Ce ne furent pas tant les mots qui déplurent à Richard, que le ton sur lequel on l'informait. Une table pour ce soir ? Mais il aurait fallu réserver *des années* à l'avance, peut-être par les parents de Richard, suggérait-on. Mais une table pour *ce soir*... Impossible : quand bien même le pape, le Premier ministre et le président de la République française se présenteraient ce soir en personne, s'ils n'avaient pas confirmé leur réservation, ils se verraient renvoyer dans la rue, escortés par un rictus sardonique typiquement continental.

« Mais il s'agit du patron de ma fiancée. Je sais, j'aurais dû téléphoner plus tôt. Nous ne sommes que trois, est-ce que vous ne pourriez pas être assez aimables... »

Ils avaient raccroché.

« Richard ? insista Sylvia. Le DG attend.

— Tu crois qu'ils me trouveraient une table, si je les rapelais en leur offrant davantage ? » demanda Richard.

Dans le rêve qu'elle faisait, ils étaient tous réunis à la maison. Ses parents, son frère, sa petite sœur. Ils se tenaient dans la salle de bal, les yeux fixés sur elle. Qu'ils étaient pâles et graves, tous. Portia, sa mère, lui caressa la joue et lui dit qu'elle courait un danger. Dans son rêve, Porte rit et répondit qu'elle était au courant. Sa mère secoua la tête : non, non — elle courait un danger *maintenant*. En ce moment même.

Porte ouvrit les yeux. La porte s'entrebâillait, doucement, doucement ; la jeune fille retint son souffle. Un bruit de pas feutrés sur la pierre. *Peut-être qu'il ne remarquera pas ma présence*, se dit-elle. *Peut-être qu'il va s'en aller*. Et brusquement paniquée, elle pensa : *J'ai faim*.

Les pas hésitèrent. Elle était bien dissimulée sous une pile de journaux et de vieux chiffons, elle le savait. Et il se pouvait que l'intrus n'eût pas d'intentions malveillantes. *Comment se fait-il qu'il n'entende pas cogner mon cœur ?* Puis, les pas se rapprochèrent, elle sut ce qu'elle devait faire, et elle eut peur. Une main arracha les couvertures qui la camouflaient, et elle leva les yeux vers un visage vide, parfaitement imberbe, qui se plissa en un sourire cruel. Alors, elle roula sur le côté, se tordit, et la lame du couteau, qui visait son cœur, se ficha en haut de son bras.

Jusque-là, elle ne s'en serait jamais crue capable. Elle n'aurait jamais pensé que le courage, la peur ou le désespoir lui feraient oser. Mais elle tendit sa main vers la poitrine de l'homme et elle *ouvrit*...

Il eut un hoquet et s'écroula en travers d'elle. C'était humide, chaud, poisseux, et elle se faufila, se dégagea avec difficulté du poids de l'homme et elle quitta la pièce d'un pas chancelant.

Elle reprit son souffle au-dehors, dans le boyau étroit et bas de plafond, en se laissant choir contre la paroi, respirant par sanglots et par spasmes. Elle venait de dépenser ses dernières forces ; elle était épuisée, désormais. Son épaule commençait à la lancer. *Le couteau*, songea-t-elle. Mais elle était en sécurité.

« Hé bien, dites donc, fit une voix sortie des ténèbres à sa droite. Elle a survécu à monsieur Ross. Si j'avais pu me douter, monsieur Vandemar. »

La voix suintait. Elle évoquait une gelée grise.

« J'aurais pas pu non plus, monsieur Croup », répondit une voix sans timbre à gauche de Porte.

Une lumière s'alluma et palpita.

« Enfin... » poursuivit M. Croup, ses yeux brillant dans les ténèbres souterraines. « Elle ne nous survivra pas, à nous. »

Porte lui décocha un féroce coup de genou dans l'entre-jambe ; puis, elle se mit à fuir au hasard, sa main droite comprimant son épaule gauche.

Et elle courut.

« Dick ? »

Richard chassa l'importun d'un revers de main. Il avait presque repris le contrôle de son existence, à présent. Un tout petit instant de plus, et...

Garry répéta son nom. « Dick ? Il est six heures et demie.

— *Quelle heure ?* »

Papiers, stylos, graphiques et trolls cascadèrent dans la mallette de Richard. Il fit claquer la serrure et partit au galop. Il enfila son manteau au long de sa course, Garry sur ses talons.

« Alors, on le prend, ce pot ?

— Quel pot ?

— On devait se voir ce soir, pour discuter du budget Merstham. Tu te souviens ? »

C'était ce soir ? Richard s'arrêta un instant. Si un jour le manque d'organisation devenait discipline olympique,

il serait le candidat parfait pour défendre les couleurs de la Grande-Bretagne, décida-t-il.

« Garry, pardon. Je me suis planté. Je dois sortir avec Jessica, ce soir. On a invité son patron au restaurant.

— Monsieur Stockton? De chez Stocktons? Stockton, en personne? » Richard hocha la tête. Ils dévalaient l'escalier quatre à quatre. « Hé bien, tu vas pas t'ennuyer, déclara Garry avec une parfaite mauvaise foi. À propos, comment va la Créature du Lagon noir?

— En fait, Jessica est originaire d'Ilford, Garry. Et c'est toujours la lumière et l'amour de ma vie, c'est bien aimable à toi de me poser la question. »

Ils étaient arrivés dans le hall d'entrée et Richard fila droit vers les portes automatiques, qui refusèrent de s'ouvrir de façon spectaculaire.

« Il est six heures passées, Monsieur Mayhew », lança M. Figgis, le vigile du bâtiment. « Il faut signer la feuille de sortie.

— J'ai vraiment pas besoin de ça, maugréa Richard sans s'adresser à personne en particulier. Vraiment pas. »

M. Figgis embaumait vaguement le liniment sportif et il avait la réputation de posséder une collection encyclopédique de pornographie soft. Il gardait les portes avec une diligence qui confinait à la monomanie, car il ne s'était jamais totalement remis d'une soirée où l'équipement informatique de tout un étage avait disparu purement et simplement, en compagnie de deux palmiers en pot et d'un tapis d'Axminster appartenant au directeur général.

« Alors, pour le pot, c'est râpé?

— Désolé, Garry. Lundi, ça te va?

— Oui, bien sûr. C'est parfait, lundi. À lundi. »

M. Figgis étudia leur paraphe, s'assura qu'ils ne transportaient sur leur personne ni ordinateur, ni palmier en pot, ni tapis, puis pressa un bouton sous son comptoir et la porte coulissa.

« Des portes », fit Richard.

Le passage souterrain bifurquait et se divisait ; elle progressait au hasard, plongeant dans les tunnels, courant, trébuchant, zigzaguant. Derrière elle déambulaient M. Croup et M. Vandemar, sereins et souriants comme des dignitaires victoriens visitant l'exposition de Crystal Palace. Quand ils parvenaient à un embranchement, M. Croup mettait un genou à terre, repérait la tache de sang la plus proche, et ils la suivaient. Comme des hyènes, ils fatiguaient leur proie. Ils pouvaient patienter. Ils avaient tout leur temps.

Pour une fois, la chance sourit à Richard. Il attrapa un taxi noir, conduit par un chauffeur particulièrement enthousiaste, qui le ramena à la maison par un invraisemblable trajet, empruntant des rues dont Richard n'avait encore jamais remarqué l'existence et discourant, comme tout chauffeur de taxi de Londres doté d'un passager anglophone vivant (Richard avait observé le phénomène), sur les problèmes de circulation dans Londres *intra-muros*, la meilleure façon de résoudre la question de la criminalité et les débats politiques épineux du jour. Richard bondit du taxi, abandonnant derrière lui un pourboire et sa mallette, réussit à héler de nouveau le taxi avant qu'il n'ait disparu dans la rue principale et récupéra sa mallette. Puis il grimpa quatre à quatre l'escalier menant à son appartement. Il commença à se déshabiller dès l'entrée : la mallette traversa la pièce en tournoyant avant de s'écraser sur le canapé ; il sortit les clés de sa poche et les déposa soigneusement sur la tablette de l'entrée, pour être sûr de ne pas les oublier.

Puis il fila dans la chambre. La sonnette retentit. Son plus beau costume aux trois quarts enfilé, il se rua sur l'interphone.

« Richard ? C'est Jessica. Tu es prêt, j'espère ? »

— Oh. Oui. Je descends tout de suite. »

Il enfila un pardessus et détala, claquant la porte derrière lui. Jessica l'attendait au bas des marches. Elle l'attendait

toujours là. Elle n'aimait pas l'appartement de Richard : elle s'y sentait inconfortablement féminine. Elle courait toujours le risque de tomber sur un sous-vêtement de Richard qui traînerait... oh, n'importe où. Sans parler des concrétions de dentifrice qui s'agglutinaient au hasard le long du lavabo : non, décidément, l'endroit n'avait rien de jessickien.

Jessica était très belle ; tellement que, par moments, Richard se surprenait à la contempler en se demandant : *comment s'est-elle retrouvée avec moi ?* Et lorsqu'ils faisaient l'amour – ce qui se produisait chez Jessica, dans son appartement du quartier chic de Kensington, dans le lit de cuivre de Jessica aux impeccables draps de lin (les parents de Jessica lui avaient enseigné que la couette est signe de décadence) –, elle l'étreignait très fort, après, dans l'ombre. Ses longues mèches brunes croulaient sur la poitrine de Richard ; elle lui disait à voix basse combien elle l'aimait, et il lui répondait qu'il l'aimait aussi, qu'il voulait vivre toujours à ses côtés. Et ils croyaient tous deux que c'était la vérité.

« Mais, dites-moi, monsieur Vandemar. Elle ralentit.

— Elle ralentit, monsieur Croup.

— Elle doit perdre beaucoup de sang, monsieur V.

— Du beau sang, monsieur C. Un beau sang bien humide.

— Ce ne sera plus long. »

Un déclic : le bruit d'un couteau à cran d'arrêt qui se déplie, vide, seul et sombre.

« Richard ? Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Rien, Jessica.

— Tu n'as pas encore oublié tes clés, j'espère ?

— Non, Jessica. »

Richard cessa de se tapoter et enfonça les mains dans les poches de son pardessus.

« Bon, ce soir, quand nous allons rencontrer monsieur Stockton, il faut bien que tu comprennes qu'il ne s'agit pas

simplement d'un homme très important. C'est aussi une entité corporative à part entière.

— Il me tarde vraiment, soupira Richard.

— Pardon, Richard ?

— Il me tarde vraiment, répéta Richard avec un peu plus d'enthousiasme.

— Allons, presse le pas. » De la personne de Jessica commençait à émaner ce qui, chez une femme au caractère moins bien trempé, aurait pu passer pour de la nervosité. « Il ne faut pas faire attendre monsieur Stockton.

— Non, Jess.

— Ne m'appelle pas comme ça. J'ai horreur des diminutifs. C'est tellement dévalorisant.

— Z'auriez pas une p'tite pièce ? »

L'homme était assis sur un pas de porte. Il avait une barbe jaune et gris, des yeux caves et sombres. Une pancarte rédigée à la main pendait autour son cou à un bout de ficelle effilochée et lui barrait la poitrine, annonçant à quiconque avait des yeux pour lire qu'il était sans abri et qu'il avait faim. Nul besoin d'une pancarte pour s'en apercevoir. Richard, la main déjà plongée dans la poche, chercha une pièce.

« Richard. Nous n'avons pas le temps », déclara Jessica, qui donnait aux œuvres charitables et investissait selon des critères éthiques. « Bien, je veux que tu fasses bonne impression, sur le chapitre fiancé. Il est vital qu'un futur conjoint fasse bonne impression. »

Puis son visage se plissa, et elle le serra un instant contre elle avant d'ajouter :

« Oh, Richard. Je t'aime vraiment. Tu le sais, n'est-ce pas ? »

Richard hocha la tête. Il le savait.

Jessica consulta sa montre et força l'allure. Richard jeta discrètement une pièce d'une livre en l'air en direction de l'homme sur le seuil, qui l'attrapa d'une main crasseuse.

« Les réservations n'ont pas posé de problème ? » demanda Jessica.

Et Richard, qui avait du mal à mentir face à une question directe, répondit : « Heu... »

Elle avait mal choisi : le passage se terminait sur un mur nu. En temps normal, la chose l'aurait à peine ralentie, mais elle était tellement épuisée, tellement affamée, elle souffrait tant... Elle s'appuya contre le mur, sentant les briques rugueuses contre son visage. Elle avalait l'air par saccades, hoquetait, sanglotait. Elle avait le bras glacé, la main gauche engourdie. Elle ne pouvait pas aller plus avant, et le monde commençait à lui sembler très lointain. Elle avait envie de s'arrêter, pour se coucher et dormir un siècle.

« Oh, par ma petite âme noire, monsieur Vandemar ! Voyez-vous ce que je vois ? »

C'était une voix douce, tout proche : ils devaient la suivre de plus près qu'elle ne l'avait imaginé.

« Je vois quelque chose qui commence par... »

— ... mourir dans une minute, monsieur Croup », répondit la voix sans inflexion, au-dessus de Porte.

« Notre commanditaire sera ravi. »

Et la jeune fille puisa tout ce qu'elle pouvait trouver au fond de son âme, dans la totalité de sa douleur, de son chagrin et de sa peur. Elle était épuisée, consumée et totalement lasse. Elle n'avait plus d'issue, plus de pouvoirs, plus de sursis.

« Si c'est la dernière porte que j'ouvre », implora-t-elle en silence le Temple, l'Arche. « Quelque part... N'importe où... *Un refuge...* » Puis, aux abois, elle pensa : « *Quelqu'un.* »

Et, commençant à perdre connaissance, elle essaya d'ouvrir une porte.

Tandis que les ténèbres l'avalèrent, Porte entendit la voix de M. Croup, comme si elle venait de très loin. Elle disait :

« Crotte et damnation. »